Arabic Biology & Medicine

Quelques données botaniques et médicinales de la Description de l'Afrique de Léon l'Africain : une connaissance positive sur les plantes et une pharmacopée locale

Mohamed Ouchen, Mohammed Saad Zemmouri, Ahmed aarab
Université Abdelmalek Essadi.

Résumé :

La portée documentaire du texte de la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain nous a déterminé à revisiter une époque de l'histoire du Maroc du XVIe siècle afin d'éclairer les contours d'un savoir scientifique hérité d'une tradition arabe et disséminé dans une culture européenne des siècles durant. La *Description de l'Afrique* une œuvre singulière qui avait été pensée en arabe par un auteur arabe, écrite en italien, et longuement traduite en d'autres langues européennes, française notamment.

C'est un livre de géographie riche en informations diverses et variées sur la vie matérielle, culturelle et scientifique de l'Afrique du Nord au début du XVIe siècle. Cette richesse se traduit par un aspect lexicographique abordant des thématiques scientifiques et une terminologie botanique et médicinale. Les différentes traductions du texte n'ont pas eu raison du contenu original permettent à travers les translittérations, de retrouver le fond d'une connaissance arabe positive et originale sur les plantes, leurs caractéristiques, certains de leurs usages pharmacologiques.

Mots-clés : ***Hassan al-Wazzan, Léon l'Africain, la Description de l'Afrique, Maroc, la Science arabe médiévale, XVIe siècle, la Renaissance, ethnobotanique, plantes, lexique.***

Aurais-je fait fausse route lorsque j'ai choisi, selon l'expression de Zhiri (1995), de suivre « les sillages de Jean Léon l'Africain », le voyageur érudit (mort après 1554) pour tenter de cerner l'activité scientifique du temps de l'auteur à cette époque historique en plus taxée de décadence… ? Il n'en est rien. Pour un historien des sciences, le fait de se pencher sur des documents et des manuscrits autres que les traités scientifiques proprement dits tels que des récits de voyages, des correspondances, des chroniques ou des historiographies,

ne serait pas complètement dénué d'intérêt. Ce genre de texte, en l'occurrence la *Description de l'Afrique*, pourrait constituer une source documentaire importante, eu égard à sa valeur historique et à la singularité de son contenu bien souvent.

Le texte qui nous préoccupe dans ce travail est donc la principale œuvre du géographe marocain al-Hassan al-Wazzan al-Fassi, dit Léon l'Africain. Ce texte de géographie physique et humaine se compose de neuf livres. Le livre I est une sorte d'introduction générale à la géographie physique et humaine de l'Afrique du Nord et du Sahel. Le livre II traite de la région de Marrakech ; le livre III de la région de Fès. Le livre IV porte sur le « Royaume de Tlemcen » de l'actuelle Algérie ; le livre V, sur l'ancienne Tunisie. Le livre VI est consacré aux régions pré-désertiques du sud du Maghreb et le désert de Libye ; le livre VII, au Sahel et aux régions subsahariennes. Le livre VIII traite de l'Égypte. Et enfin le livre IX, sorte de mémento scientifique, est spécifiquement dédié aux données hydrographiques, à la flore et la faune de toute l'Afrique du Nord.

À défaut du manuscrit originel dont une copie est toujours déposée à la Bibliothèque Nationale Centrale de Rome, La *Description* nous a été utilement présenté à travers la vulgate française d'Épaulard, le seul texte, sans être forcément le plus fidèle à l'original, à présenter l'œuvre dans une forme moderne et l'avoir fait bénéficier d'un grand travail

d'annotation. Les références à la *Description dans cet article* passeront à travers ce texte[1].

Il faut noter que la tradition savante de l'époque de l'auteur ne s'écartait pas encore de l'érudition encyclopédiste à l'œuvre dans les textes des Anciens. La triade botanique/zoologie/médecine ou pour ce qui nous préoccupe ici Agriculture/plantes/Médecine y est fortement représentée. Ces thématiques, traduites sous formes de notes descriptives dispersées au fils des livres ou sous forme de fiches aide-mémoire plus ou moins regroupées au livre IX, seront étudiées dans cet article à travers quelques-unes des plantes caractéristiques de la flore marocaine. Elles sont à même de nous éclairer sur les connaissances botaniques de l'auteur et les traditionnels recoupements entre géoponique, botanique et pharmacopée.

La prédominance des considérations agricoles, représentées dans des notes en géoponique, domaine bien privilégié dans la culture savante maghrébo-andalouse médiévale (source d'inspiration permanente pour l'auteur), permet d'expliquer en général la grande proportion des notes agronomiques et ces renseignements massifs sur l'agriculture dans le texte, et plus particulièrement ceux relatifs aux cultures vivrières, par comparaison aux plantes

[1] ÉPAULARD, Alexis, *Description de l'Afrique*, de Jean-Léon l'Africain, Adrien Maisonneuve, Paris, 1956, 2ème édition 1980.

médicinales ou sauvages qui y ont moins de place. Certaines de ces données laissent entrevoir le cadre savant dont elles sont issues, qui dépasse bien entendu les limites de la seule civilisation arabe à d'autres cultures hindoue, syriaque ou grecque. Toutefois, le reflet de ce patrimoine savant et livresque n'écarte pas complètement l'ombre d'une culture populaire, plus empirique, elle aussi à l'œuvre dans le texte, étant donné le contexte local de l'époque dans lequel baignent les connaissances élémentaires sur les plantes.

Origines savantes andalouses

Explicitant lui-même ses sources dans une tentative d'établir un rapport avec la tradition écrite savante dont il se serait inspiré en matière agricole, Léon cite, entre autres, le nom d'un livre de géoponique traduit en arabe à Cordoue, précise-t-il, du temps d'al-Mansour en Espagne andalouse ; il l'appelle « *le trésor de l'agriculture* » (I, 56). La mention historique avancée permet de situer la rédaction de ce livre vers la fin du Xe siècle du temps du premier Califat en Andalousie. Là s'établissait d'ailleurs le fief de la première « école agronomique » d'Espagne musulmane. Par ailleurs, le XIe siècle est connu pour être le siècle de l'apogée de la science d'agriculture et de la botanique et par conséquent le développement des pratiques scientifiques pharmacologiques et médicales qui s'en est suivi. (Tahiri, 2001, 25 ou Benhamada, 2011, 74).[2]

[2] أحمد الطاهري، اختصارات من كتاب الفلاحة، مطبعة النجاح الجديدة، الدار البيضاء، 2001.

Certaines confusions à ce sujet sont hélas toujours d'actualité sur le sort de nombreux manuscrits en géoponique andalouse perdus ou dont la paternité est encore sujet de discussions entre les spécialistes. Selon Tahiri (2001), procédant à des vérifications entre plusieurs copies de manuscrits, toujours en matière d'agriculture et de géoponique, (retrouvés dans des bibliothèques différentes), certains traités sont supposés être d'auteurs différents alors qu'ils sont en réalité le fruit de travail d'un même auteur, comme c'est le cas d'un traité attribué à Ibn Hajjaj alors qu'il appartient en réalité à Ibn Bassal (2001, 19) ; certaines compilations attribuées à Abi al-Khayr al-Ishbili, appartiennent réellement à Ibn Wafid (2001, 17-18).

Au sujet du traité de l'auteur anonyme, que l'on peut vraisemblablement aussi attribuer à al-Tighnari (m. ap. 1087) vu sa notoriété en la matière à cette même époque, Expiración (1994), l'arabisante espagnole, elle, formule dans un article[3]plusieurs hypothèses sans vraiment trancher sur la question. Le texte auquel fait référence la *Description* devant être l'un de trois livres célèbres à cette même époque, il est fort probable pour elle qu'il s'agisse du traité en deux tomes de l'auteur sévillan du XIIe siècle Ibn al-Awwam (m. en 1145) , qui a pour titre «*Kitab al-Filaha* » (*Livre de l'agriculture*).

[3] EXPIRACIÓN, García Sánchez, "El Botánico Anónimo sevillano y su relación con la escuela agronómica andalusí", in *Ciencias de la naturaleza en Al-Andalus*. Textos y estudios. III, editados por E. García Sánchez, Granada, Consejo Superior de Investigaciones Científicas (CSIC), 1994, pp. 193-209.

C'est le même livre que, selon Massignon, Ibn al-Baytar (m. en 1248) cite aussi sous le nom d'*al-Filaha al-Roumiya*. L'influence de ce dernier dans les notes botaniques de Léon est certaine.

En tout cas la géoponique telle qu'elle s'est développée en Andalousie à cette époque est un domaine très vaste digne d'intérêt mais sur lequel nous n'allons pas s'étaler dans le cadre de cet article.

Sur une soixantaine de phytonymes relevées dans la *Description*, plus de deux tiers renvoient à des plantes ou cultures agricoles du Maroc du XVIe siècle.

Toutefois des notes typiquement botaniques relevant du registre des plantes locales (celle du Maroc notamment ; voir un tableau en annexe) émaillent le texte. Léon évoque dans ses choix l'essentiel des plantes spontanées ou sauvages de l'Afrique du Nord et essaie de décrire le système botanique de la région dans ce qu'elle a de plus caractéristique par référence à l'Europe notamment. La nomenclature utilisée se focalise bien souvent sur les noms vernaculaires arabes ou berbères dont le vocable est latinisé par translittération.

Le livre IX regroupe, en plus de deux minéraux (sel et antimoine), 11 plantes au sujet desquelles Léon a pu avoir, semble-il, suffisamment de ressources ou d'information dans les conditions d'écriture dans lesquelles il s'était trouvé. On peut les classer comme suit :

-Plantes nutritionnelles : bananier (mawz), et palmier-dattier ; celles-là, nous n'allons pas en parler.

-Plantes à résine ou à suc (à usage médicinal avéré) : *Euphorbia resinifera* (euphorbe), genévrier (à la base de fabrication de la poix), les acacias (« el *Ṭalš* » ou *Ṭalḥ*) ;

-Plantes légendaires ou rares : *Cassia fistula* (casse), *Ficus sycomorus* (figuier d'Égypte) ;

-Plantes et racines à propriété proprement phytothérapique (racines, ou tubercule) : *terfezia* (*Terfās*), *Corrigiola telephiifolia* (tauzarghent), *Atractylis gummifera* (addād), *Atriplex hymenelytra* (surnag).

La plupart de ces noms des plantes pourraient être identifiés par rapport à la tradition savante issue du *Traité des Simples* d'ibn *al-Bayṭār*.

L'euphorbe

Voilà une plante à résine dont l'usage comme matière médicale est un des plus anciens ; c'est une «plante millénaire », native du Maroc. Bien que « *son identification diffère d'un auteur à l'autre…tous sont d'accord sur différentes propriétés thérapeutiques depuis la haute antiquité* ».[4] Le texte de la *Description*, dans sa version française, ne fait aucune mention du nom vernaculaire arabe, qui serait *lūbān maġribī* (Bellakhdar, 2008).

[4] BEL KAMEL, Bidaouia, « L'euphorbe, plante millénaire : propriétés thérapeutiques », in *Nature, Science et Société dans la Méditerranée (IXème XVème siècles)*, séminaire international, Cosenza, Italie 25 - 27 Mars 1999, p. 115.

Le nom de la plante (*Euphorbia resinifera*) est d'origine grecque « Euphorbea », du nom d'un médecin du roi berbère Juba ; l'euphorbeum en désignait le suc. Léon décrit bien la plante, sur les branches de laquelle « poussent des fruits gros comme des concombres » et qui est « couvertes d'épines ». Pour la sève, qui est la matière active de la plante, Léon rapporte sa couleur blanche et sa viscosité laiteuse, sans citer ses propriétés ou qualités ; les paysans le mettent « dans des outres où il sèche », prévoyant son utilisation conventionnelle à la forme pulvérisée. La plante est en tous cas bel et bien identifiée et sa description n'a rien d'« absolument fantaisiste », selon le jugement exagéré d'Épaulard.

En fait l'analogie avec le « pied de chardon sauvage », qui ont la même silhouette et sont épineux et toxique et la description des fruits en forme de concombre avec des « tubérosités » permet de reconnaitre l'*Euphorbia resinifera*. L'auteur connaît sûrement la plante (cette espèce), ce qui rend le jugement d'Épaulard en quelque sorte déplacé.

Plantes résineuses

Léon l'Africain semble tenter de faire une distinction entre plusieurs genres de gommiers qu'il fait entrer dans la famille ou classe des Acacias. Mais c'est en parlant du *Ṭalḥ* (transcrit « talche ») et de la «casse», que l'on peut vérifier la véracité des informations débitées sur le compte de ces plantes, à espèces variées et diversifiées et à caractéristiques et propriétés thérapeutiques conventionnelles.

En plus du tamarix, des pins et des genévriers, ces plantes résineuses sont connues au Maroc depuis des siècles pour former la base de fabrication de la poix connue elle aussi pour ses usages comme remède ; Léon en distingue « deux sortes » : la naturelle et l'artificielle, celle qui est fabriquée par distillation. Faisant aussi référence au mastic, Léon désignerait probablement le lentisque ou *Pistacia lentiscus L.* ou bien l'*Acacia arabica* ou gomme de Lybie *Bṭem* (البطم) ou *Mesṭakā* (المصطكى) d'*ibn al-Bayṭār*. Les gommiers les plus célèbres, destinés à cet usage en Afrique, sont généralement les produits des acacias, avec des variantes : la gomme arabique, la gomme du 'soudan' et la gomme du 'Sénégal', qui connaissait une activité économique très forte[5] du temps de l'auteur. Léon décrit à ce propos le procédé de fabrication de la poix, qu'il dit avoir « vu préparer dans l'Atlas » (IX, 575). La description est très exacte, mais nous n'allons pas la reproduire ici.

Le *ṭalḥ*, phytonyme utilisé par l'auteur, tel qu'il est décrit, nous donne l'occasion de procéder à une analyse élaborée sur les savoirs botaniques de l'époque. D'abord Léon laisse entendre qu'il y a des espèces variées, de par la couleur de la résine. La révélation sur le nom et sur la nature de cette plante lui vient d'abord d'un équivalent en langue italienne ; cet arbre dont le bois s' «appelle en Italie le sangu » (à comprendre ''sangue di dragone'' : le mot *sangue* en italien veut dire « sang ») semble s'apparenter avec le sang de Dragon (sang-

[5] Voir pour phytothérapie, CAMPA, Claudine, *L'Acacia au Sénégal*: 3-5 décembre 1996, Dakar, Sénégal, IRD Éditions, 1998, pp. 28-29.

dragon, plante légendaire aussi). Il s'agirait probablement de la résine de l'Astragantha, ou gomme adragante, appelée aussi la gomme de dragon, gomme qu'on tire de l'écorce de cet arbuste. Mais la révélation n'est pas aussi exacte qu'il paraît : la plante que présente Léon serait plutôt le dragonnier, et plus exactement le *Dracaena draco* (des iles Canaries et partie du Maghreb) avec une référence probablement à l'autre espèce de l'Afrique tropicale le *Dracaena fragrans* qui avait à l'époque la vertu de soigner la syphilis, ou «mal français ». La description qu'en fait Léon n'est hélas pas suffisante pour distinguer la nature de la plante en question, ni pour trancher sur l'espèce. Aussi bien le *ṭalḥ* que le dragonnier donne de la gomme. À quelle plante fait donc référence l'auteur ? S'agit-il de la gomme tirée aussi du genévrier qui s'appelle sandaraque ?

Léon n'évoque pas typiquement le gommier de l'*Acacia nilotica* (*qaraẓ* (قرظ),*'Um ġaylān* (أم غيلان) d'*Ibn al-Bayṭār*) qui produit la célèbre gomme arabique. Il rapporte pourtant un autre fabacée, à savoir le cassia qui produit des casses qui « ne poussent qu'en Égypte ». Il s'agit du séné d'Alexandrie.

Léon semble pourtant relier, dans une tentative de concilier des sources différentes, entre sa connaissance de base sur des plantes locales ou des espèces maghrébines ou africaines (Pays des Noirs) et des données plus livresques sur des plantes d'origine arabe orientale ou même européenne.

D'autres voyageurs comme lui, qui ont côtoyé les côtes africaines, rapportent également la présence des dragonniers, comme Alvise Cadamosto au XVe siècle. Le « sang-de-

dragon », rapporte-il, est « cette résine qui suinte de ces arbres à un certain moment de l'année »[6]. La couleur, « noir » ou « violet », que décrit Léon est ce qui explique le nom « sang ». Frédérique Verrier, le traducteur et l'éditeur de Cadamosto, citant lui aussi Léon l'Africain, note : « *sang-de-gragon : de sang, à cause de la couleur de cette résine, et dragon de l'arbre « dragonnier », ou kino de Gambie. Résine d'un rouge foncé, principalement fournie par le dragonnier, employé autrefois comme astringent et hémostatique et surtout comme produit de teinture… Jean Léon l'Africain mentionne l'utilisation du sang-de-dragon comme remède contre le '' mal français'' (la syphilis) par les médecins africains.* »[7]

Damosto, étant vénitien et ayant travaillé au profit des portugais, permet ainsi d'éclairer, sur le plan botanique et phytonymique, la description que Léon fait d'une plante résineuse médicinale introduite en termes italiens (« sangu »). Celui-ci s'est apparemment renseigné du côté européen du mieux qu'il pouvait à l'époque et aurait même pu consulter le texte de Damosto.

Plantes de la pharmacopée locale

Corrigiola telephiifolia **(***Taserġint***)**

Par *Taserġint*, Léon indique le nom vernaculaire d'une plante encore désignée par ce nom au Maroc berbère. Léon évoque une plante médicinale et aromatique toujours en usage pour ses

[6]VERRIER, Frédérique, *Voyages en Afrique noire d'Alvise Ca'da Mosto (1455 & 1456)* Par Alvise Da Mosto, Collection magellane, Editions Chandeigne, 2003, p. 30.
[7] Id, p. 128.

propriétés aphrodisiaques et en parfumerie. Mais elle est surtout recherchée pour ses autres bienfaits thérapeutiques : comme plante antifongique, anti-rhume.

Corrigiola telephiifolia in Bernard Boullard (2001)

Bellakhdar (1997) explique d'ailleurs son usage au Maroc et en Afrique sub-saharienne où elle est très prisée dans des pratiques d'exorcisme avec des fumigations. La fiche qu'en présente Léon en dit quelque chose: « *C'est une racine odoriférante qu'on trouve sur la côte de l'Océan, à l'Ouest. Les marchands de Maurétanie en portent au Pays des Noirs où on l'emploie comme un parfum délicat. Il n'y a pas besoin de la brûler ou de la chauffer, car, conservée dans une chambre, elle y répand de toute façon la même odeur. En Maurétanie une charge de chameau de tauzarghente vaut un ducat et demi ; au Pays des Noirs la même charge a une valeur de quatre-vingts ou cent ducats, parfois plus* ». (IX, 578)

Le nom de la plante est bien entendu amazigh, et son équivalent arabisé est *sarġīnah*. Mais elle porte comme nom arabe original, *baẖūr al barbar*. Tilmatine (2004) rappelle, dans un article intéressant sur un traité de botanique andalou du XIIe

siècle[8], le grand nombre de phytonymes berbères qui semblent être marginalisés au profit de leurs équivalents dans la langue arabe. Mais les emprunts à l'arabe n'empêchent pas les noms originaux de circuler et d'avoir du lustre. Dozy l'atteste dans son *Dictionnaire arabe-français* :

"تاسرغنت *(berb.) la racine du Telephium imperati L., qui croit spontanément dans l'Ouest de l'Algérie et principalement dans le Maroc, et qui entre dans la composition des parfums, Bat. IV, 394, Léon 774 (tauzarghenta) … Bait. I, 124, en parlant du* بخور البربر: "..وبالبربرية أوسرغنت يقال سرغنت أيضا [9]

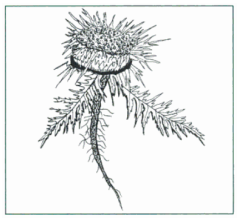
Atractylis gummifera, chardon à glu (Addād) :

Addād, selon le vocable arabe translittéré mentionné tel quel par Léon, ou chardon à glu (*Atractylis gummifera)*, est une plante vénéneuse utilisée au Maroc aussi dans des « fumigations rituelles » (Bellakhdar 1997, Tilmatine 2004). Le nom de cette plante serait d'origine berbère et il est seulement passé à l'arabe en emprunt. Cela n'empêche pas que cette plante ait des noms arabes, selon Tilmatine : galatan (*Qarṭam* (قرطم), *sawk al-'ilk*, en arabe, auquel il faut ajouter إشخيص (*'Išẖīṣ*) comme chez Ibn *al-Bayṭār*. Léon souligne, à très forte raison, l'aspect toxique de la racine de cette plante, propriété connue « même des femmes », précise-t-il.

[8]TILMATINE, Mohamed, « La langue berbère en Andalus, présence et marginalisation, à travers l'exemple d'un traité de botanique arabe du XIIe siècle. » in *Trames de langues: usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Maisonneuve & Larose, Paris, 2004.

[9] DOZY, *Supplément aux dictionnaires arabes*, Op. Cit., vol 1, p.138.

Au Maroc, les femmes l'utilisent justement moulu avec du henné. Mais cette toxicité ne semble pas être bien prise en compte de nos jours vu les nombreuses intoxications déclarées à cause de cette plante. Dozy aussi cite Léon en attestant de ce vocable: « أداد *(Chamaeleon albus) est un mot berbère, Bait. I, 19b, 51b … Cf. Léon 774 (addād)* » [10]



Chardon à glu *in* Bernard Boullard (2001)

Atriplex hymenelytra (Surnag):

Le nom est une vocalisation du mot arabe *Sarmaq* (سرمق)que rapporte aussi *Ibn al-Bayṭār*. Il s'agit de l'*Atriplex hymenelytra*. Léon la présente comme une racine, manière d'en relever la partie utile à la médication, et rapporte ses vertus extraordinaires en sexualité et notamment sa toxicité. Des légendes courent sur des accidents de jeunes filles qui perdent l'hymen au contact de la plante avec leur organe sexuel.

Massignon établit un rapport entre la note de Léon sur la légende qui court sur le *surnag*, et une information sur une légende allemande semblable, à propos de l'ortie, rapportée par Gubernatis, un écrivain français du XIXe siècle, qui cite par ailleurs Léon.[11] La plante a les mêmes effets sur la virginité,

[10]DOZY, Op cit., Vol.1, p. 14.
[11]GUBERNATIS, Angelo de, *La mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal*, Paris, C. Reinwald, 1878, p. 273.

rapporte-t-il. Le nom scientifique *hymenelytra* n'est sans doute pas étranger à cette histoire.

Bellakhdar confirme la légende qui existe bel et bien dans les milieux populaires et atteste le vernaculaire, ''phallus de terre''[12], auquel renvoie la note d'Épaulard IX, 579, n. 170), mais pour une autre espèce, le *Cynomorium coccineum*.

En tout cas, Dozy l'atteste aussi, en faisant appel à la *Description* : « Surmağ, سرمج = سرمق, arroche, *Atriplex*, Bait. II, 14c (A) »[13].

D'autres plantes et substances d'origine minérale ou végétale font partie de la gamme des produits pharmacologiques en vogue dans l'Afrique du Nord, l'Égypte et le Sahel.

Nous pouvons aussi ajouter à cette liste la noix de kola (*Cola nitida*) une plante évoquée passagèrement par Léon mais qui a été l'objet d'une discussion savante de Renaud (1928) puis de Mauny (1961), en étroite relation avec la tradition arabe issue d'*ibn al-Bayṭār*, d'*al-Ġassānī*, de '*Abderrazzāq ben Ḥamdūš al-ğazā'irī*, et d'*al-Maqqārī*. Cependant, nous n'allons pas entrer dans les détails de cette discussion, le cadre de cet article ne le permettant pas. Nous signalerons seulement que le phytonyme désignant cette plante trouve ses origines dans les contrées africaines, lieu d'implantation, et leurs langues locales. Le dénominatif « guru » ou « kur » signalé dans la *Description de l'Afrique* a dû se transformer en arabe *Kuras*, qui allait

[12] BELLAHKDAR, 1997, Op, cit., p. 274.
[13] DOZY, Op. cit, Vol. 1, p.650.

donner par la suite la forme latinisée « kola », le «l » ayant pris la place du « r ».

Conceptions médicinales générales

Il faudrait signaler enfin que ces renseignements phytothérapiques contenus dans la *Description*, malgré leur modestie, laissent entrevoir un certain nombre de pratiques pharmacologiques locales intéressantes à signaler d'un point de vue historique. En plus les notes médicinales dans l'œuvre ont l'avantage de révéler l'existence de certaines pathologies, leur étiologie et le recours systématique aux plantes dans un but thérapeutique.

Si la santé et le bien-être, dans la culture arabe classique trouvent bien leur fondement d'abord dans l'hygiène, la phytothérapie basée sur l'utilisation professionnelle des simples est encore bien répandue dans le Maroc du XVIe siècle.

Les conceptions médicinales générales dans la *Description* sont aussi importantes à souligner. Deux exemples géographiques permettent d'illustrer ces conceptions. Dans une région de Numidie, et plus précisément au sud de Sigelmessa ou le Tafilelt marocain, se situent deux agglomérations du nom d'Ummelhefen (*'Umm le'fen* (أم العفن), Mère de la Putréfaction), et d'Ummelhedegi (*'Umm al Hadağ* (أم الهدج), Mère des Coloquintes) et dont les noms nous semblent significatifs d'un point de vue médical, pathologique d'un côté et thérapeutique de l'autre. Épaulard atteste au sujet de la première localité de l'existence d'une mare, où les nomades sont tellement

nombreux à s'y laver, que l'eau devient putréfiée, à tel point qu'elle a acquis ce nom. L'élément « eau », comme d'ailleurs pour l'« air » ou les aliments, est donc incriminé dans l'explication de certaines infections. Pourtant si l'eau peut être un élément pathogène, elle rentre bien souvent dans un système de soin qui en rehausse la valeur comme élément qui favorise la bonne hygiène et participe à la guérison (concepts de ḥammām (bain) et de ḥāmmah (thermes)).

Quant à la deuxième localité, 'Um Al Hadağ, les coloquintes y poussent « beaucoup », rapporte Léon ; d'où le toponyme en question. La plante semble avoir une grande importance dans la région. Nous savons désormais que la coloquinte (*Citrullus colocynthis*), « pulpe et graine », prend une place notable dans la pharmacopée arabe et marocaine saharienne[14] de l'époque. À l'instar de ces deux précédentes localités dont le nom est basé sur la présence d'une plante ou d'une ressource naturelle, nous pouvons aussi évoquer l'importance de la présence dans une autre région appelée *Beldelhuneb* (*Bilād al 'unnāb* (بلاد العنّاب)) des jujubiers *ou Zizyphus lotus* ; il s'agit, comme le précise l'auteur, de « la ville des jujubes, à cause de la grande abondance de ces fruits en cet endroit » (V, 370),.

Conclusion

Nous serons tenté de passer en revue à ce niveau les mises à contributions du texte de la *Description de l'Afrique* dans

[14] BELLAKHDAR, Jamal, *La pharmacopée marocaine traditionnelle – médecine arabe ancienne et savoirs populaires*, Paris, Ibis Presse, Casablanca, Le Fennec, 1997, p. 262.

des considérations botaniques par des auteurs européens du XVIe jusqu'au XVIIIe comme Claude Duret, Cuvier, De Léry ou un peu plus tard Diderot et d'Alembert (à propos du *Terfezia*, par exemple), mais nous restons conscients des limites qui nous sont imposées dans le cadre de ce papier. Nous serons ravis d'en faire état dans un prochain travail.

En tant qu'œuvre géographique, le texte procède par descriptions, dénominations et classifications d'un grand nombre de données botaniques ou du moins phytogéographiques. En tant que telle, l'œuvre permet de répertorier les formes textuelles d'un lexique ethnobotaniques représentatif d'une époque historique. Tout en étant donc la vive expression d'un savoir local sur les plantes, la *Description de l'Afrique* est aussi le prolongement d'une tradition savante arabo-islamique marocaine et andalouse. De par les reprises et les emprunts qui en ont été faits des siècles durant depuis sa première publication en 1550, la *Description* constitue aussi une tentative de reconnexion sur le plan scientifique entre le monde arabo-musulman classique du XVIe siècle et l'Europe de la Renaissance.